

La 3^e compagnie du 1^{er} RCP dans les Vosges

par Guillaume Morelli



Le capitaine Georges Vincent pose à la porte d'un C-47, durant l'été 1944, à Rome, prêt à sauter. Dans quelques mois, il reviendra « au pays » à la tête de sa 3^e compagnie. (Archives 1^{er} RCP.)



Ci-dessus, à droite : fanion de la 3^e Cie. (Coll. salle d'honneur du 1^{er} RCP.)

Dans le numéro 368 de votre magazine, nous évoquons la campagne des Vosges au travers de la 8^e compagnie du 1^{er} Régiment de Chasseurs Parachutistes. Écrit tel un journal de marche, l'auteur — sous-officier réserviste dans la cellule tradition du 1^{er} RCP — revient sur cette bataille en suivant, cette fois-ci, la 3^e compagnie.



Philippe Cancel. (Archives 1^{er} RCP.)

La 3^e compagnie du 1^{er} Régiment de Chasseurs Parachutistes est la compagnie d'appui du 1^{er} bataillon. À ce titre, son effectif est plus important que celui des autres unités de fusiliers-voltigeurs. Elle est composée d'une section de mitrailleuses, d'une de mortiers, d'une de bazookas et enfin d'un groupe de commandement d'état-major. L'infirmerie du 1^{er} bataillon en dépend également. Cette compagnie est commandée par le capitaine Vincent à Rome, été 1944, un officier souvent dépeint par ses hommes comme dur, froid et distant. Va-t'en guerre, il a déjà eu maille à partir avec la justice militaire en Sicile pour violence sur civil... Les compagnies d'appui peuvent travailler de deux façons : en détachant des hommes en renfort dans d'autres unités en vue d'une action ou bien en appuyant de tous ses feux les manœuvres des compagnies de fusiliers-voltigeurs.

Les pelotons de la 3^e compagnie sont spécialisés chacun sur une arme d'appui :

- Le peloton de mitrailleuses commandé par le lieutenant Cancel, appelé aussi « la mitraille » est équipé de mitrailleuses 1919a4 de calibre 30.
- Le peloton de mortiers, commandé par le lieutenant Kiener, est équipé de quatre pièces de mortiers M1 de 81 mm de fabrication américaine.
- Le peloton antichar (appelé également les « rocket gun » au 1^{er} RCP) commandé par les sous-lieutenants Chaix et d'Audeville est équipé de 10 bazooka M1 et M1A1.

Fin septembre 1944, le 1^{er} RCP, après une longue attente est enfin envoyé au combat sur demande de ses chefs (Geille et Faure). Au nord des Vosges, le général Patch commandant la 7^e armée américaine rencontre des difficultés à avancer après la prise d'Épinal. Il a besoin de renforts. Au sud des Vosges,

les deux bataillons américains qui tiennent les villages dans la vallée de Ferdrup sont retirés sans préavis. Les chasseurs-parachutistes doivent en urgence combler le vide ainsi laissé avant que les forces ennemies postées dans la forêt de Longegoutte sur les hauteurs ne réoccupent les localités. À Valence où le régiment cantonne, tout s'accélère. L'aspirant Rosfelder du peloton de mitraille évoque ce moment : « On nous avait secoués dans notre grenier au milieu de la nuit hors d'un sommeil merveilleux, engloutis avec nos duvets au fond des foin secs qui sentaient encore les champs d'été. Nous avions sauté en désordre dans des camions qui nous avaient emmenés par des routes invisibles, les phares masqués, les vitres battues d'eau [...] » (1).

3 octobre 1944

Après quatre jours de transit depuis Valence, la 3^e compagnie arrive enfin à Rupt-sur-Moselle dans l'après-midi. Les nouvelles sont mauvaises : le régiment a eu son premier mort au combat la veille lors d'une patrouille de reconnaissance. L'ennemi est solidement établi sur les hauteurs dans l'épaisse forêt des Vosges. Il faut monter relever les unités américaines encore au contact et tenter de déloger les Allemands. Au crépuscule, les chasseurs-parachutistes sont surpris de rencontrer leurs alliés sur le départ : « Les Américains avaient alors surgi hors de la nuit. Nous devions partir au matin, sans urgence, pour les relever quelque part dans la montagne et maintenant ils étaient là, prêts à monter dans les camions qui nous avaient amenés. Un brouhaha de voix étrangères qui se mêlaient aux nôtres pour ajouter à la pagaille. Ils avaient décroché la veille au soir de la forêt sans nous attendre, lâchant les positions où nous devions les relever » (2), poursuit André Rosfelder. Le temps presse. L'ennemi peut désormais occuper les positions abandonnées à tout moment. Après s'être organisé en urgence et sans plus attendre, le 1^{er} bataillon quitte le village à 23h30. Les hommes sont concentrés, les armes chargées et prêtes à servir. La compagnie remonte le long du ruisseau de Grandrupt et atteint sa base de départ, une scierie. Elle s'établit là jusqu'au lendemain matin.

4 octobre 1944

La 3^e compagnie effectue des tirs de mortiers sur le cul du Broché, ce col et la crête de Longegoutte qui sont les objectifs du jour. L'unité d'appui quitte la scierie à 06h30 puis remonte sur le flanc ouest de la croupe de Galmauprés. La montée dure trois heures sans difficulté autre que le dénivelé. Le moral est excellent (3) : « La pente est rude mais qu'importe nous allons à la bagarre ! » résume le journal de marche du 1^{er} bataillon. Le col du Broché est atteint à 09h30. Après une halte forcée d'une heure sous des tirs d'artillerie ennemis, la progression reprend en direction du col du Rahmné. L'aspirant Tricot, peinant dans les sous-bois épais, aperçoit et abat un soldat ennemi posté en haut d'un sapin. Les parachutistes atteignent le corps de ce premier ennemi qu'ils ont tant attendu d'affronter : « Ils se sont mis à tirer sur les bottes et puis sur la culotte et j'entendis



Fanion du peloton de mitrailleuse de la 3^e Cie. Les campagnes sont brodées dessus, ainsi que la mention « Achtung ! V'la la mitraille » avec un personnage cartoonnesque. Il était porté au combat par le caporal Antoine Gaudin, tué au combat le 15 décembre 1944. Notez ses traces de sang sur le bas de la hampe du fanion. (Coll. salle d'honneur du 1^{er} RCP.)

le sergent Lec-lère crier : "mon lieutenant venez voir ! C'est une femme !" C'était une Hilfsdienst Melderin [service féminin auxiliaire de transmission] » écrit le lieutenant Kiener (4).

La compagnie franchit le col. Juste après, le peloton du lieutenant Cancel qui marche en tête est pris à partie par des mitrailleuses ennemies situées plus bas dans la vallée : « Nous avons débouché de la forêt au-dessus de Ferdrup et nous marchions en colonne sur un sentier en corniche à flanc de montagne quand un tir de mitrailleuse nous avait forcé à nous aplatir d'un seul mouvement. Tous sauf Cancel. Le tir venait du vallon. Il prenait le sentier en contrebas sous un angle qui nous laissait un mince espace de sécurité tant qu'on restait collé au sol. Cancel, lui, continuait de déambuler parmi les corps étendus. Il était arrivé près de moi. Je me retournai

Chefs de pièces du peloton antichar de la 3^e compagnie debout et de gauche à droite, Morel, Barbaise, Provost, Thiblet, ainsi que Delaforge et Deluca accroupis. (Archives 1^{er} RCP.)

(1) Rosfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, page 143.

(2) *ibid.*

(3) Journal de Marche des Opérations de la 3^e compagnie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(4) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.





Paul Kiener. (Archives 1^{er} RCP.)



André Rosfelder. (DR.)

sur le côté. Je pouvais voir les feuilles des buissons sauter derrière lui. "Mon lieutenant, ils vous tirent dessus". Il le savait. Il baissa les yeux vers moi, ajusta ses lunettes et me dit : "Levez-vous". J'obéis. Symptômes classiques : nœuds dans la gorge, mollesse au ventre. Les feuilles sautaient toujours. Nous étions deux maintenant à faire la cible. Il étudiait le paysage. Je crois qu'il laissait passer à dessein ces secondes interminables [...] "Vous les voyez ?" Je répondis "Oui, deux fusils-mitrailleurs, une section tout au plus". "Alors qu'attendez-vous ?". À mon tour donc de faire lever les hommes, de mettre nos mitrailleuses en position et de répondre. Les Allemands ont fini par se taire. Nous n'avions perdu personne et nous ne sommes pas allés voir s'ils avaient perdu des leurs. Nous sommes rentrés dans notre forêt » (5). Les hommes de la compagnie d'appui progressent vers les clameurs d'un affrontement. La 4^e compagnie en tête du régiment vient de perdre son chef (le capitaine Lehman), blessé lors d'une manœuvre éventée de contournement. Les hommes sont en grande difficulté, cloués au sol. La contre-attaque allemande est féroce. Les Allemands avancent dans les lignes du régiment, surpris. Les pelotons antichars et de mitrailleuses sont désormais sous le feu. Le caporal-chef Rousseau est tué. Les ennemis parviennent presque au peloton de mortiers. Le lieutenant Kiener riposte : « Les Allemands sont venus si près que j'ai pu tirer sur eux avec ma carabine du centre du dispositif ! » (6). « La mitraille » met ses armes en batterie et les parachutistes ripostent immédiatement. Surpris sur leur flanc par ce feu nourri, les Allemands sont forcés de cesser leur progression et de se replier. Le lieutenant Cancel abat un ennemi à la grenade Gammon (7). L'aspirant Rosfelder est témoin de la scène : « L'échauffourée avait été courte et violente. Elle venait de tourner à notre avantage ; tirs plus rares, silhouettes qui se perdent, quand un des derniers Allemands, égaré peut-être, a surgi de nulle part à quelques mètres à la droite de Cancel, l'a visé de son Mauser et l'a manqué. Avant que j'ai eu le temps de réagir, la Gammon de Cancel a explosé sourdement. [...] Cancel s'est tourné vers moi et m'a dit : "finissez-le". Il a continué son avance avec le reste de la section vers le vacarme du combat que la quatre continuait de livrer un peu plus loin. L'Allemand gisait au pied d'un arbre dans une touffe de fougères en

retrait du sentier. Son fusil était encore pointé vers nous mais il ne bougeait pas. [...] j'avais passé ma carabine à la main gauche et sorti mon Colt. À ce moment, il a levé vers moi en geignant un visage poupin où l'explosif avait laissé des salissures noires et ses yeux bleus à demi fermés ont cherché un point où s'accrocher, glissant sur moi. Il a gémì brièvement. Le petit Duhoux [...] tendant sa main ouverte : "laissez-le moi, mon lieutenant". Je lui ai donné mon pistolet. Il a tiré trois balles l'une après l'autre dans la tête du jeune Allemand. » (8). Le chasseur Favre a été légèrement blessé mais refuse de se faire évacuer (9). Le chasseur Naudin est également touché. La position est tenue jusqu'à ce que la 4^e compagnie se ressaisisse et évacue ses blessés.

Les chasseurs-parachutistes découvrent avec stupeur que ceux d'en face sont des soldats de l'Est (Osttruppen) aux traits asiatiques de l'armée Vlassov. Le régiment panse ses plaies et déjà la progression reprend. Les hommes arrivent à la nuit tombante sur la cote 920 où ils s'établissent pour passer une courte nuit (10). Face à la combativité des forces ennemies, le commandant Faure propose de tâter la ligne de défense, de trouver un point faible et, à la faveur de la nuit, d'infiltrer ses compagnies en colonne par un. Le deuxième bataillon trouve la faille en fin d'après-midi, s'infiltrer et prend la tête de la progression. La 3^e compagnie suit le mouvement ainsi que le rapporte André Rosfelder : « L'ordre était arrivé à la tombée du soir : nous avançons cette nuit. Colonne par un. Nous allions "faire un mille-pattes", le mot était de Faure. Deux mille-pattes en fait, deux mille bottes qui s'efforcent d'avancer en silence en file indienne et glissent et trébuchent dans le noir total, mille aveugles qui progressent le bras tendu au contact du sac qui précède et se cognent aux arbres, le murmure inquiet du camarade qui veut s'assurer que c'est toujours bien toi devant lui, une longue chenille humaine qui s'étire en louvoyant dans l'obscurité et dont les sections se télescopent et se distendent avec les ordres qui descendent tout au long à voix basse ou sans raison, on s'arrête, c'est bon, on repart, ne cassez pas la chaîne... [...] Après l'animation du départ, cette anxiété grandissante qui vous creuse le ventre, c'est celle du joueur qui a tout mis sur la table et comprend un peu tard que les chances étaient contre lui. Il faut qu'aucun maillon se décroche, que la ligne de crête que nous suivons soit dépourvue d'avant-postes allemands et qu'il y ait là une lacune entre leurs unités, que personne n'éternue ni ne tousse, qu'aucune patrouille ne passe par les chemins que nous allons couper. Le pari semble impossible. Un cri d'alerte, un coup de feu et la pagaille sera irréparable ; chacun devra chercher l'autre dans la nuit au milieu des arbres et de l'ennemi. [...] L'anxiété a fini par devenir angoisse [...] Rendait la nuit encore plus opaque, la pluie s'est remise à tomber. On glisse. Herbe ou glaise ? On bute. Racine ou rocher ? Impossible de distinguer avec certitude l'ombre qui vous précède ni même d'entendre ses pas ; pour maintenir la chaîne ; on s'agrippe nerveusement au sac devant soi qui s'échappe sans arrêt. [...] Les Fritz ne nous ont ni vus ni entendus. Fred et Faure ont fini par trouver une clairière pour arrêter la marche, tenter de rappler à eux les chefs d'unité et regrouper le régiment. Mais comment arrêter et rassembler une immense procession d'aveugles quand on l'est soi-même et

Détail de l'insigne de casque du caporal-chef Mondoloni, de la 3^e compagnie. Le 4 octobre 1944, les tireurs d'élite ennemis harcèlent les chasseurs parachutistes. Ordre est alors donné d'enlever tout insigne de grade ou de spécialité trop visible. Nous devions, ici, l'insigne du 1^{er} RCP qui a été gratté du casque M1 conformément à cet ordre. Mondoloni sera tué en décembre 1944 en Alsace. (Coll. G. Morelli.)



qu'on ne peut crier aucun ordre ? Impuissant à le freiner, ils l'ont laissé s'enrouler en spirale dans l'espace étroit d'une clairière avec le résultat même que nous avions redouté : nous n'étions plus qu'une horde incohérente à la merci de l'ennemi et trop exténués pour rien y faire. Nous nous sommes affalés les uns contre les autres, recrues de fatigue et nous avons essayé de dormir là où nous étions, dans la boue, formant le vœu que les Allemands ne découvrent pas cette aubaine : tout un régiment désorganisé, enchevêtré dans une petite clairière, qu'un obus aurait fait éclater comme une botte frappant une fourmilière. Fred et Faure, eux, avaient retrouvé un second souffle. [...] La spirale en s'écrasant sur elle-même m'avait déposée près d'eux. Je pouvais les entendre chuchoter avec d'autres officiers. C'étaient bien eux : ils se réjouissaient ensemble du bon tour qu'on leur avait joué, aux frisés. Ils en étaient certains ; nous avions largement dépassé leurs lignes. On voudrait voir leurs gueules au matin ; soudain plus de Français devant eux, plus rien ! Il leur faudra des heures pour découvrir que le front est dans leur dos et tout leur dispositif de défense à repenser » (11). Le 1^{er} Régiment de Chasseurs Parachutistes vient de réussir à pied ce qu'il avait si longtemps attendu de faire depuis le ciel ; se retrouver comme par magie derrière les lignes ennemies, prêt à frapper de toute sa puissance. Le col de Morbieux est à portée de main.

5 octobre 1944

À l'aube les hommes de Geille sont littéralement transpercés par la bruine tenace. À **07 heures**, ils se remettent en route vers le col du Morbieux. La 3^e compagnie assiste à l'assaut surprise mené par le 2^e bataillon sur une batterie de canon de 150. Le lieutenant Kiener écrit : « Les mortiers assistent en spectateurs au déroulement de l'action qui se passe 200 m en contrebas [...] j'ai vu des hommes s'enfuir, revenir sur leur pas avec leur officier qui cherchait à reprendre ses hommes en main. J'ai vu des hommes sauter sur leurs propres pièges et mines anti-personnelles [...] la surprise était totale. Nous ne pouvions intervenir car amis et ennemis s'entremêlaient. Le combat n'a duré que quelques minutes et j'ai mis mes hommes en route » (12). Le col est atteint à **08h30**. C'est à ce moment que le capitaine Vincent veut faire fusiller un ennemi qu'il a cru voir tirer sur le médecin auxiliaire Trabut en violation des conventions de Genève (interdisant de tirer sur du personnel médical). Le lieutenant Kiener s'interpose : « On ne tue pas un homme qui s'est rendu. [...] Je me bats contre des soldats qui ont des armes à la main mais pas contre des hommes qui ont les mains en l'air. [...] Dans l'affolement général, il n'a pas dû voir le brassard à croix rouge. Le médecin n'a pas été blessé et l'homme a suffisamment été puni puisqu'il a reçu un coup de crosse qui lui a pratiquement arraché le nez » (13). Le prisonnier est soigné et rejoint les autres. La 7^e compagnie tient le col pendant que le plus gros du 1^{er} bataillon (PC, 4^e et 5^e compagnies) traverse sans encombre. Au moment où la 6^e Cie et la 3^e Cie s'engagent, elles se font surprendre par une contre-attaque ennemie. Les hommes sont cloués au sol. Le sergent Mathalou abat plusieurs ennemis avec son PM Thompson. Le



chasseur Millot malade et très diminué abat un ennemi en défendant l'arrière du PC du bataillon pris sous les feux ennemis. Le peloton de commandement du chef de bataillon Mayer, assisté de la 4^e compagnie, dévale la pente qui mène au col en urgence et arrive en pleine contre-attaque allemande. L'ennemi est surpris par ce renfort qui le prend de flanc et décroche rapidement en abandonnant plus de vingt morts et quelques blessés. L'intervention du capitaine Mayer a été décisive. Le journal de marche du 1^{er} bataillon précise même : « Le chef de bataillon a descendu son boche ainsi que le médecin auxiliaire Trabut (au colt) » (14). L'aspirant Rossfelder grand ami de Louis Trabut évoque ce moment : « Il s'est trouvé partout ce matin-là, comme à son habitude. Dès que l'un des nôtres tombe, il apparaît comme appelé par un sixième sens, agile, affairé, sa trousse à la main, amenant ce qu'un blessé attend, la fraternité avec le secours, dissocié de ce qui peut advenir autour de lui. Il s'occupait d'un blessé près de la route, au pied d'un arbre, quand un Allemand est sorti du sous-bois derrière lui. Ce dernier n'a-t-il pas vu la croix rouge sur le casque et le brassard ? Il a lâché deux rafales de mitrailleuse sur Louis qui s'est retourné et a disposé du gêneur d'une seule balle de Colt avant de reprendre ses soins. Son Allemand qui, d'ailleurs selon ses papiers, est un Hollandais, gît là, corps lourd replié, un trou net exactement placé à la racine du nez, entre les deux yeux » (15). L'accrochage a duré 3h. Non loin de là, l'infirmier Debord a abattu deux ennemis en se portant au secours de blessés. Cette action coûte à la compagnie le chasseur Cuvillier du peloton de commandement. Peu après la fin des combats, deux Allemands blessés viennent se rendre. Les chasseurs-parachutistes s'établissent en point d'appui au col. Des patrouilles allemandes testent le dispositif mais sont repoussées. Le ravitaillement arrive au crépuscule, suivi un peu plus tard par des renforts du 3^e régiment de tirailleurs algériens. Le chasseur Onorati est évacué et les prisonniers sont remis aux tirailleurs.

Le peloton antichar de la 3^e compagnie à Rome durant l'été 1944 avec leurs bazooka. Cette arme nouvelle peut tirer 2 fois par minute des roquettes de 60 mm. En 1944, il est cependant peu efficace contre le blindage des chars allemands, trop épais. Les manuels recommandent de viser les chenilles ou la jointure de la tourelle avec la caisse pour mettre hors de combat les blindés ennemis. (Archives 1^{er} RCP.)

(5) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, pages 144-145.

(6) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.

(7) Grand amateur d'explosifs de toutes sortes, le lieutenant Cancel possède cette grenade britannique détonant à l'impact qu'il avait trouvée en Sicile et accrochée aux anneaux de ses bretelles de suspensions.

(8) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, pages 147-148.

(9) Il ne l'acceptera que le dernier jour de la campagne et ce malgré une faible constitution faisant là l'admiration de ses pairs. Lcl. Faure, J., *Ordre Général* n°2, 15.01.1945.

(10) JMO de la 3^e compagnie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(11) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, pages 158-159.

(12) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.

(13) *ibid.*

(14) JMO du 1^{er} bataillon, 1^{er} RCP, 1943-1948. Archives 1^{er} RCP.

(15) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, page 167.

Le restaurant « Les Sapins » et la fenêtre depuis laquelle Marmara ouvre le feu avec son bazooka. (Photos G. Morelli.)



Le chasseur Eugène Marmara. (Archives 1^{er} RCP.)



Le sergent-chef Émile Provost. (Archives 1^{er} RCP.)



Le chasseur Marcel Fuchs. (Archives 1^{er} RCP.)



Le reste du régiment a continué sa progression et s'est établi dans les hauteurs (16).

6 octobre 1944

À midi, la 3^e compagnie rejoint le reste du 1^{er} bataillon sur la Tête du Gehant. Elle repart presque immédiatement avec le reste du régiment à la lisière nord-ouest du village du Ménéil. La mission du régiment est d'assurer la défense du village et d'appuyer la 1^{re} compagnie déjà aux prises avec l'ennemi dans la localité. Deux chars ont été signalés au nord du village. Le peloton antichar de la 3^e compagnie est envoyé au contact. Le pourvoyeur bazooka Esnard couvre avec succès son équipe dans sa progression, il est blessé mais continue de servir sa pièce. Le groupe arrive enfin jusqu'au restaurant « Les Sapins » au nord du village. Trois blindés débouchent dans leur secteur. Le premier se poste au niveau des premières maisons du Ménéil. De sa position en hauteur, il prend le village sous ses feux. Le second blindé, couvert par le premier, descend jusqu'au coin nord du cimetière où il s'embusque. Il couvre toute la rue en enfilade jusqu'à l'église. La situation devient critique pour les chasseurs-parachutistes en faible effectif dans le village. La rue principale est intenable : les renforts ne peuvent déboucher et les chemins de repli sont sous le feu (17). L'équipe antichar du sergent-chef Provost est prise au piège du restaurant. Les chasseurs ne peuvent sortir pour



riposter. Le chasseur Eugène Marmara, tireur au bazooka M1, prend alors la décision de tirer depuis la salle à manger du restaurant ! C'est très osé car une longue flamme sort de l'arrière de la pièce au départ du coup. Ses pourvoyeurs se mettent à couvert. Le premier tir ricoche sur la tourelle dépassant au-dessus du mur du cimetière. L'équipe bazooka de Marmara doit se rapprocher. Ils trouvent un accès au système souterrain d'évacuation des eaux usées et suivent la direction du courant. Les chasseurs-parachutistes débouchent dans une petite mare à ciel ouvert en face du cimetière et en contrebas de la route principale. Ils se remettent en position et ouvrent à nouveau le feu. Le véhicule s'enflamme. L'équipage est contraint d'évacuer. De l'autre côté de la rue juste en face du restaurant sur une volée de marches, le chasseur parachutiste Marcel Fuchs ne laisse aucune chance aux occupants du blindé qui évacuent. Ils sont abattus l'un après l'autre (18). Le second char est hors de portée mais tient sous



Fuchs ouvre le feu depuis ces marches en face du restaurant. (Photo G. Morelli.)



ATTAQUE ET REPLI DE LA SECTION MARMARA, EN FACE DU RESTAURANT « LES SAPINS », LE MÉNIL, 6 OCTOBRE 1944

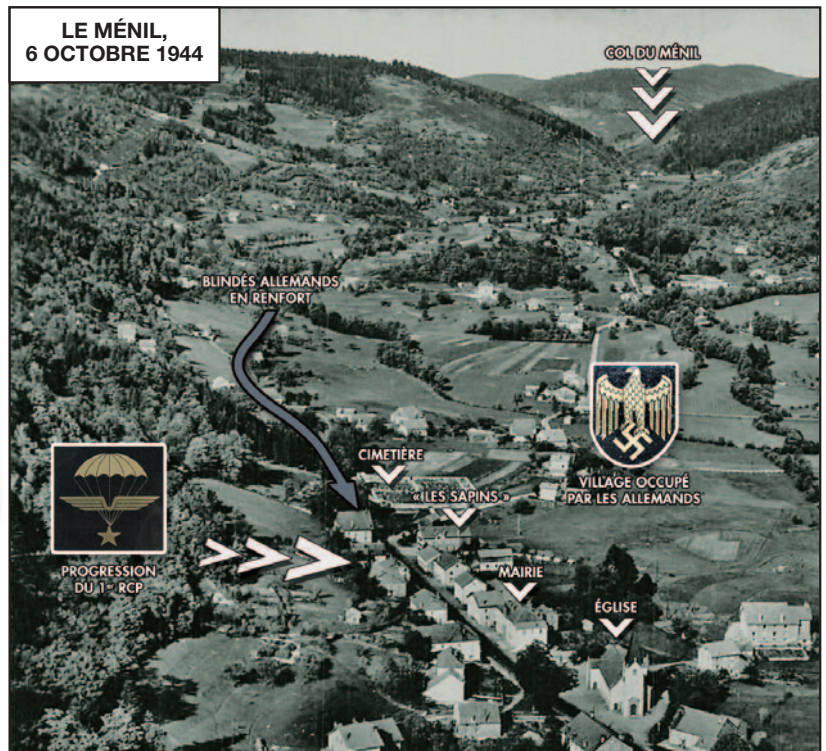


Marmara et ses camarades débouchent dans la mare par cet accès pour effectuer leur second tir. (Photo G. Morelli.)



ses feux la route principale. L'équipe antichar prend une autre canalisation qui passe sous la voie et débouche de l'autre côté, à l'abri des maisons non loin de la forêt. Ils sont sauvés (19). Le deuxième blindé plus haut est pris à partie par les antichars de la 7^e compagnie qui lui coupent une chenille au bazooka. Le troisième blindé, un canon automoteur se poste au nord-ouest du village au milieu d'un large découvert qui rend toute approche impossible. Il prend sous un feu violent de toutes ses armes le nord du village sans que rien ne soit possible pour l'en empêcher. Il est appuyé par tout ce que l'ennemi compte en artillerie et en mitrailleuses dans les parages.

Mais la voie est maintenant libre en direction de la forêt. Les infirmiers Debord et Beudaert affectés à la compagnie évacuent les blessés transportables sous un feu très violent jusqu'au bois (20). Le peloton de mortiers débouche sur un plateau surplombant la vallée du Ménil pour appuyer les compagnies dans le village quand parvient l'ordre de remonter vers la Tête du Midi face à la pression ennemie. En effet, pas moins de vingt-sept camions ont été décelés sur la route venant de Travexin. Alors qu'il s'apprête à rappeler ses hommes, le lieutenant Kiener décèle une pièce d'artillerie ennemie au niveau de la ferme Saint-Guérin sur l'autre versant de la vallée : « En face, à 600 mètres à vol d'oiseau, les Allemands ont amené un canon de campagne qui était tracté par des bœufs conduits par un paysan qu'ils avaient réquisitionné sur place ». Conscient du danger que représente cette pièce pour les chasseurs-parachutistes qui peinent à remonter le découvert vers la forêt, le lieutenant ignore l'ordre de repli. Il veut tenter de neutraliser le canon malgré une position exposée des plus risquée. « J'ai stoppé la meilleure de mes pièces, servie par les hommes que j'aimais le plus et n'ai gardé avec moi que les hommes indispensables à son service : le sergent Leclère [en tant que] chef de groupe, le caporal-chef Roux chef de pièce, le pointeur Duplan et le chargeur Monginot. » Les prisonniers allemands qui servent de pourvoyeurs à la compagnie s'empressent de déposer les obus au pied de la pièce puis refluent vers le couvert avec les autres parachutistes du peloton de mortiers. Les parachutistes n'ont pas le temps d'effectuer une mise en batterie réglementaire du mortier. Le tir sera au jugé et les corrections à vue. Le lieutenant Kiener



observe la mise en place du canon ennemi à la jumelle : « J'ai attendu que le paysan français ait quitté les lieux avec ses bœufs avant de donner l'ordre d'ouvrir le feu. Le troisième obus [est tombé] en plein sur le caisson à munitions et le seul rescapé, l'observateur, qui s'était installé sur un arbre à 40 mètres de la pièce, a détalé comme un lapin ». L'équipe consomme le restant de ses obus sur divers objectifs mais sa position est décelée et le feu ennemi de tous calibres se concentre sur les cinq hommes. La pièce est hâtivement démontée et les hommes rejoignent le couvert des bois sous une pluie d'acier. Leur progression est lente dans la végétation épaisse. Soudain, une clairière leur barre le chemin. « J'ai placé tous mes hommes en ligne afin de la franchir par surprise tous en même temps. Au moment où j'allais donner l'ordre de bondir, le caporal-chef Roux a sauté devant moi alors [que retentissait] un claquement sec ». Il s'écroule. Le chef de pièce a reçu dans le front la balle qui était destinée à son chef. C'est le seul tué de la compagnie ce jour. Le lieutenant donne l'ordre de traverser la clairière dans la foulée à ses hommes, il ne cherche pas à venger le caporal-chef afin de ne pas risquer plus de pertes (21). À nouveau repéré lors de leur passage, les tirs s'intensifient et le groupe de mortiers dans son repli est forcé de se mettre à couvert. « Monginot [...] avait placé sa plaque de base, contre un rocher, face à l'ennemi, et son corps de géant était recroquevillé derrière cette protection idéale. Les balles et les éclats d'obus ricochaient sur cette plaque d'acier et faisaient comme le bruit de grêlons tombant sur un toit de tôles ondulées. »

(Carte N. Bucourt BEM d'après indications G. Morelli.)



Paul Kiener. (Archives 1^{er} RCP.)

(16) JMO de la 3^e compagnie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(17) *ibid.*

(18) Témoignage d'Eugène Marmara recueilli par Thomas Grison.

(19) Bulletin de la Haute-Moselle n°22, Morizot, J.A., 1994, page 50.

(20) Lcl. Faure, J., OG n°2, 15.01.1945.

(21) Son corps sera récupéré le lendemain par une patrouille de la 5^e compagnie. JMO 5^e Cie.



Capitaine Georges Vincent. (Archives 1^{er} RCP.)



Le chasseur Jean Faivre. (Archives 1^{er} RCP.)



Raymond Maillot. (Archives 1^{er} RCP.)

Le village du Ménéil derrière les collines depuis la tête des Champs. (Photo Dominique François/Wikipedia.)

raconte le lieutenant Kiener. Les Allemands quadrillent de leurs feux environ 500 m² de bois, juste derrière la position de tir du groupe qui vient de leur coûter un canon.

Enfin les tirs s'espacent, les cinq hommes se relèvent et reprennent leur chemin vers les positions de la 3^e compagnie. La pente est prononcée et le chasseur Duplan se laisse distancer. Blessé, il a reçu une balle dans l'épaule gauche mais porte le tube du mortier de 81 mm sur son épaule valide. Après l'avoir assisté dans la montée d'un dénivelé de 15 mètres, le lieutenant Kiener souhaite le soulager de son fardeau. « On a jamais vu un officier porter un tube de mortier au combat » lui répond le pointeur. Ils échangent leurs armes quand le chef de peloton insiste : « J'ai dû lui arracher le tube et je lui ai lancé ma carabine tout en lui demandant de bien regarder vers les cimes des sapins car nous faisons vraiment de très bonnes cibles pour un tireur d'élite caché dans les branchages » (22).

Face à la pression ennemie dans la vallée, et les difficultés pour remonter les pentes vosgiennes, les hommes de la 3^e compagnie à l'orée du bois se scindent en deux groupes. Le reste du peloton mortiers avec une pièce de bazooka et une partie du peloton de commandement remonte avec le capitaine Vincent vers la Tête du Midi. La riposte allemande ne cesse pas pour autant. Pendant la remontée, le sergent Maillot, radio, est blessé en sous-bois. Le chasseur Faivre du peloton de mortiers atteint par une balle explosive à la jambe se traîne sous le feu ennemi jusqu'au point de regroupement de la compagnie. L'autre moitié du peloton de commandement avec celui de mitrailleuses rejoint la Tête du Gehant. Dans la forêt l'infirmier Jaen abat un tireur ennemi dissimulé dans un arbre, il est blessé dans l'échange de coups de feu. Des soldats égarés retrouvent la compagnie bien plus tard. Lorsque la petite équipe de mortiers du lieutenant Kiener rejoint enfin, elle est acclamée par des cris de joie : personne ne pensait la revoir en vie ! Le groupe antichar dépêché au Ménéil et aux ordres du lieutenant Chaix ne retrouve les lignes de la compagnie que tard dans la soirée (23). Le dernier à revenir est le tireur au bazooka Pathey. Blessé aux jambes, il réussit à rejoindre en rampant les lignes du régiment tard dans la nuit. Il a ramené sa pièce et ses munitions (24).

7 octobre 1944

La journée est consacrée au regroupement des hommes qui se sont éparpillés et à l'organisation

en point d'appui sur la pente ouest de la Tête du Gehant. Les unités de feu bien entamées par les combats de la veille sont reconstituées. La compagnie fait une prise de choix : un prisonnier de guerre polonais qui participait à l'installation des pièces d'artillerie allemandes sur l'axe Ramonchamp/Saint-Maurice. Il a entendu les Allemands évoquer des soldats français sur les hauteurs, il s'évade et part à la rencontre de ses alliés de 1940. L'homme est un sous-officier des services topographiques. Il est immédiatement transféré auprès du lieutenant Kiener du peloton mortiers et lui communique toutes les positions d'artillerie et de mitrailleuses ennemies qu'il a repérées (25). L'échange se fait en allemand (le lieutenant Kiener le parle en tant qu'Alsacien et le Polonais l'a appris en captivité) : « Quand je lui ai demandé si ma carte se trouvait, maintenant, bien renseignée, il m'a dit en souriant » à une dizaine de mètres près mon lieutenant" vous pensez bien que dix mètres de différence ne jouait aucun rôle pour un tir de mortier lourd » (26). En effet, la doctrine d'emploi du mortier impose de saturer en ligne une zone repérée. C'est donc muni de cette carte que le lieutenant part dans l'après-midi avec deux pièces de mortiers mises à la disposition de la 8^e compagnie pour l'attaque de Ramonchamp prévue le lendemain par le Combat Command No.1 (voir article « Le 1^{er} RCP dans les Vosges : "La 8 ! C'est la 8 !" » 39/45 Magazine n°368). Les équipes de pièce procèdent à une reconnaissance dans la vallée avec des éléments de la 8^e Cie **en fin d'après-midi**. Un prisonnier est fait par les hommes de la 3^e compagnie et confié aux soldats de la 8^e. Le lieutenant Kiener évoque ce moment : « Devant nous à environ 200 mètres, une ferme entourée de prés et de vergers, la ferme Joly à l'extrême nord-est de Ramonchamp. Six hommes ont encerclé la ferme et je me suis introduit avec les autres dans une petite courette à moitié couverte. Dans cette courette, une auge en grès d'Alsace et un banc recouvert de toiles de tentes allemandes mais pas de trace d'Allemands...! Le sergent Leclère Marcel s'est assis sur les toiles de tentes qui recouvraient le banc et a dit : "C'est inconfortable ici !" Il était assis sur les bottes d'un cadavre allemand que ses camarades, partis en patrouille, avaient laissé là et recouvert de toiles de tentes.

Nous sommes entrés dans la ferme ; au début la famille Joly était plutôt un peu déboussolée ! Il leur était arrivé, en peu de temps, une patrouille allemande, puis des soldats en uniforme américain qui parlaient le français. Après quelques explications l'atmosphère s'est vite détendue. Madame Joly nous a fait des signes en direction d'une armoire que j'ai

ouverte et trouvée vide. Mes hommes ont déplacé l'armoire, nous avons découvert une espèce [de réduit] où se tenait un soldat allemand tout tremblant de peur. Ses camarades l'avaient caché là puisqu'il était blessé à une jambe et ils comptaient le récupérer à leur retour de patrouille ! Leclère l'a fouillé, il ne portait pas d'arme mais avait dans sa poche, la copie conforme d'un char "Tigre" miniaturisé.

Leclère lui a envoyé une gifflée en criant : "Mon Lieutenant, il a même un char dans sa poche !" Quand je lui ai dit, assez durement, "voyons, voyons, Leclère" il était tout honteux et confus, car il savait que je ne permettais pas que l'on touche à un prisonnier de guerre et encore moins à un homme blessé !... même s'il a un char dans sa poche !

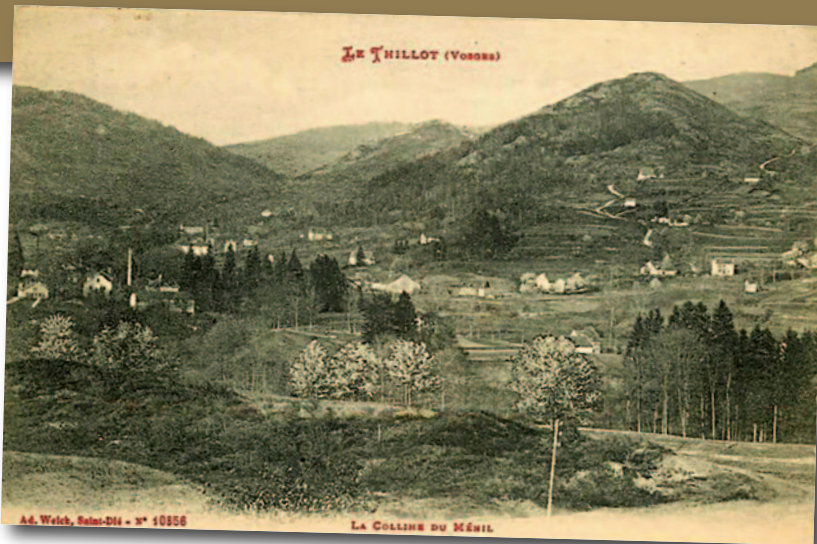
Au fond, Marcel était malgré sa vivacité et son surnom de "le fauve", la crème des hommes.

C'était un de ces hommes sur lesquels on pouvait compter en toute circonstance : courageux, discipliné, fidèle et connaissant à fond son métier ». Le prisonnier est confié à la 8^e compagnie. Sur le chemin de retour, le lieutenant et son chef de pièce sont coupés de la patrouille. De peur d'être abattus par une sentinelle amie dans l'obscurité à l'approche de leurs positions, ils passent la nuit près d'un ravin dans lequel tombent plusieurs obus. Ils rejoignent les lignes au **petit jour** lorsque le danger de méprise est écarté (27).

8 octobre 1944

Le lieutenant Kiener et ses hommes partent avec la 8^e compagnie. Ils s'établissent dans une clairière, à environ 400 mètres de la ferme Joly. En bon artilleur, le lieutenant a déjà tout prévu. « J'avais fait le point de notre position de tir en me basant sur les points côtés visibles et j'avais orienté ma carte en fonction de la déclinaison magnétique de l'endroit. Mes hommes ont alors immédiatement jalonné les deux objectifs et le restant du personnel a procédé à une bonne mise en batterie » (28). Ainsi préparés, lorsque **vers 10h30**, les hommes de la 8^e compagnie relaient l'ultime demande d'appui de leur capitaine, les tubes se mettent en action immédiatement. Deux nids de résistances allemands sont immédiatement détruits sous le regard impressionné de l'état-major régimentaire. Ce répit de courte durée permet aux hommes de la compagnie Chevalier de se replier sur la tête du Géhant. Lorsque le détachement du peloton mortiers revient à la position que leur compagnie occupait le matin même, il apprend que cette dernière s'est déplacée sur la Tête du Midi. Courbés sous le poids de leurs fardeaux, ils se remettent en marche pour rejoindre leur unité. Ils arrivent, fourbus, en lisière ouest du point d'appui du 1^{er} bataillon **en milieu d'après-midi**.

Les nouvelles sont mauvaises : la section Suzanne qui revient du col du Morbieux rapporte que l'endroit est violemment pris sous le feu de l'artillerie de gros calibre. Il n'y aura pas de ravitaillement ce jour, comme les deux précédents. Les chasseurs Toce et Lefevre sont évacués. Le soir, les chefs du peloton mortiers sont convoqués pour des explications concernant la mort du capitaine Chevalier. La nuit tombe quand, sur le chemin qui mène au PC du 1^{er} Bataillon, ils font un prisonnier : un vieux Bavarois de 60 ans, déserteur, qui vient se rendre, las de la guerre. (29)



9 octobre 1944

Le col du Ménil. (Coll. privée.)

Le lieutenant Chaix part avec une patrouille pour rejoindre la Tête du Géhant. Le groupe tombe dans une embuscade sur le sentier qui relie les deux sommets. Le caporal Hernandez est blessé dans l'affrontement. Il avait rejoint la compagnie le jour même après s'être échappé, malade, de l'hôpital où on le soignait. Le salut vient du chasseur Millour qui riposte au fusil et du lieutenant Chaix qui décapite un ennemi à la faveur d'un lancer de grenade bien ajusté. Face à cette riposte farouche et brutale, le reste des ennemis prend la fuite. (30)

Dans les sous-bois, les conditions de vie sont rudes ainsi qu'en témoigne l'aspirant Rosfelder : « La forêt du Géhant est maintenant notre piège... Depuis trois jours nous n'avons rien à manger. Les caisses de rations C n'arrivent plus, les boîtes de ration K sont finies. Même l'eau est rare. Il pleut sans cesse, une pluie fine et inlassable ; en dépit de ce que nous envoie le ciel, nous avons soif. La faim est supportable ; le premier jour est difficile ; ensuite on s'habitue ; le monde devient cotonneux mais on peut durer. La soif elle, devient vite un tourment et bientôt une angoisse. Nos vêtements sont trempés jusqu'à la peau, le cuir des bottes s'est amolli comme du carton, les doigts de pied sont fripés et blanchis... On ramasse les herbes ou la mousse qu'on roule en boule et qu'on presse pour en extraire un fond de quart. Nous sommes épuisés, sales, mal rasés, couverts de boue, nous nous sentons puants. Notre guerre de forêt est faite de patrouilles et d'accrochages. Pendant la nuit, les trous d'hommes qu'on creuse avec peine à la dimension d'un cercueil se remplissent lentement d'une eau qui s'attarde à la chaleur du corps et vous réveille brutalement en atteignant la bouche » (31).

Les jours suivants sont calmes. Sous la pluie et dans le brouillard un peu de réconfort arrive : du ravitaillement le **10 octobre 1944**, du courrier le **11**. Les officiers de la compagnie font des patrouilles de



Marcel Leclère à Fez, le 23 mars 1941. (Archives 1^{er} RCP.)



André Rosfelder. (DR.)

(22) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.

(23) JMO de la 3^e compagnie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(24) Lcl. Faure, J., OG n°2, 15.01.1945.

(25) JMO de la 3^e compagnie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

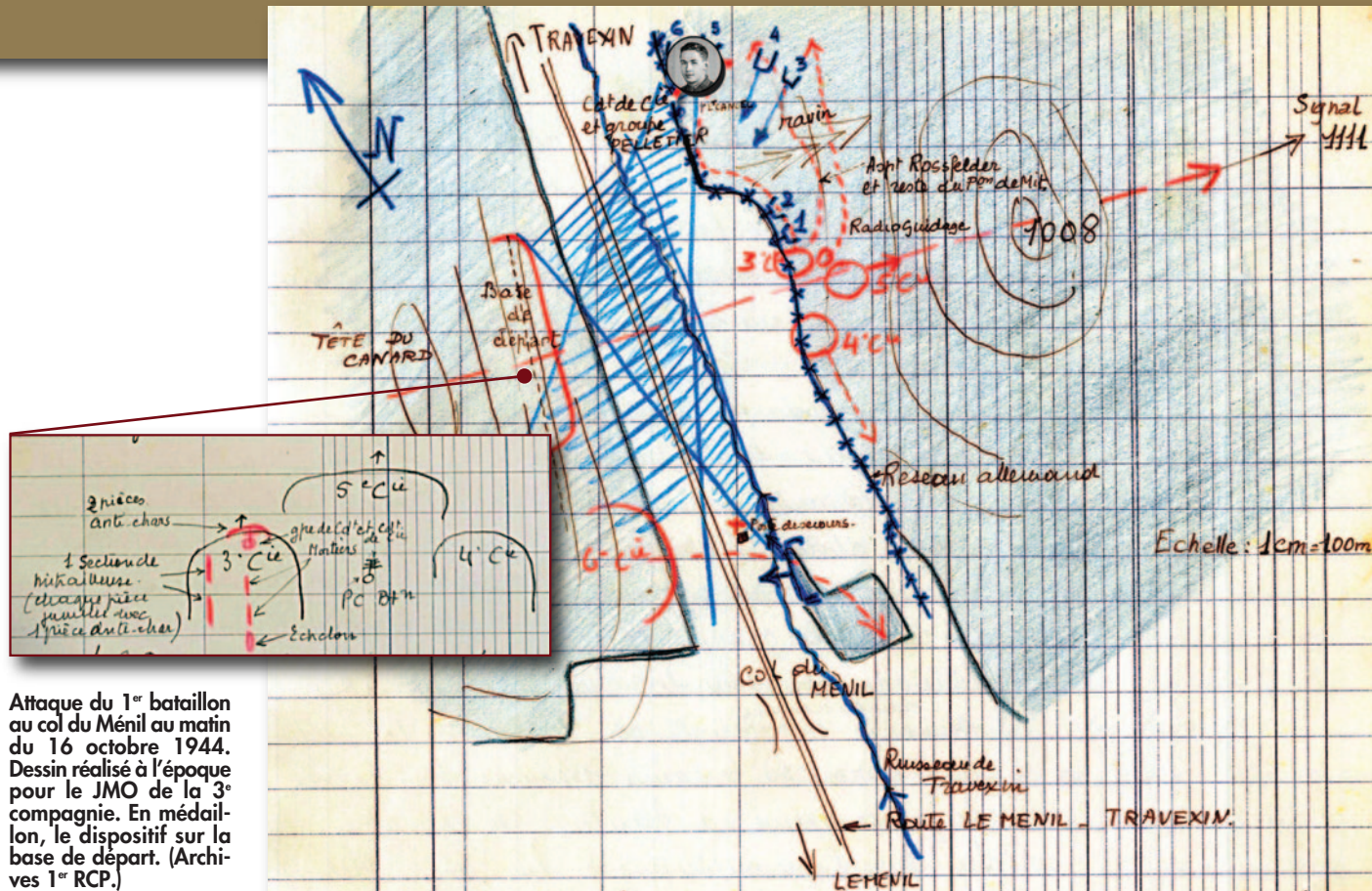
(26) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.

(27) (28) *ibid.*

(29) JMO de la 3^e compagnie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(30) *ibid.*

(31) Rosfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, pages 171-172.



Attaque du 1^{er} bataillon au col du Ménil au matin du 16 octobre 1944. Dessin réalisé à l'époque pour le JMO de la 3^e compagnie. En médaillon, le dispositif sur la base de départ. (Archives 1^{er} RCP.)



Chasseur André Morel. (Archives 1^{er} RCP.)



Le caporal-chef Louis Deluchat. (Fonds photos Labesse-Nicot.)

reconnaissance à la Tête du Seu (capitaine Vincent et lieutenant Cancel) et à la Tête du Canard le **12 octobre** (capitaine Dessert et lieutenant Cancel avec le colonel Faure). Ce même jour arrivent les félicitations du général de Lattre de Tassigny pour les actions de ce début de campagne. Les mortiers tirent sur des positions décelées par le capitaine Vincent. Le sous-lieutenant Suzanne, le sergent-chef Girault et les chasseurs Morel et Gaubert sont évacués. (32)

15 octobre 1944

Après un faux départ la veille, la compagnie prend la route vers la Tête du Canard **à midi**. La compagnie a reçu huit mulets. Ils sont répartis entre les pelotons de mortiers (une pièce par animal) et de mitrailleuses, le service de santé et de transmission. Les animaux ont du mal à avancer dans la terre détrempée. La compagnie d'appui doit tenir le versant ouest de la Tête du Canard. Elle prend ses positions à **15h** (33). Comme c'est un dimanche, l'aumônier du bataillon organise une messe : « À distance sous les arbres près du poste de secours, le père Malfoy, capitaine aumônier du bataillon, père blanc dans le civil, a tracé un périmètre de sérénité. L'autel a été déplié et monté sur un échafaudage de branches. Il a déposé son Colt et sa veste d'uniforme, revêtu le surplis et l'étole, disposé le ciboire couvert d'un linge, le calice et l'évangélaire. Près de l'autel, la mule efflanquée qui transporte son équipement somnole tête basse. Une convention tacite semble exister entre croyants et mécréants : quand les uns comme Cancel vont assister à l'office, les autres comme Tricot et moi prennent leurs positions. D'où je suis, je n'entends ni le prêtre ni les répondants ; tout est dit à voix basse ou en silence mais je peux suivre chaque moment de l'office aux gestes du prêtre, aux mouvements des lèvres, aux genuflexions » (34).

L'ordre de se tenir prêts à l'attaque du col du Ménil arrive **dans l'après-midi**, l'aspirant Rosfelder poursuit : « La mission pour demain est d'attaquer et de franchir le vallon du Ménil et de pénétrer dans une nouvelle forêt, celle du Bonhomme, jusqu'aux cotes 1008 et 1111 à trois kilomètres de là. Une progression en pointe, les flancs découverts. Les grands chefs espèrent que le saillant fixera les forces allemandes autour de nous et que les tirailleurs et les commandos pourront nous rattraper par un grand mouvement tournant au nord vers Cornimont et la route de Gerardmer. Chaque compagnie a eu son moment d'éminence. La Une de Bréchnignac, la Quatre de Charvet, la Six de Drouan, la Cinq de Giraud, la Dix de Raynaud. On oublie de citer la mitraille de la Trois qui va en soutien de l'une à l'autre. Nous avons déjà perdu plus du tiers du peloton. Cinquante au départ, trente maintenant. Notre barda, mitrailleuses, affûts, boîtes de munitions, se fait plus lourd à mesure que l'effectif diminue » (35).

16 octobre 1944

Le réveil est fixé à **04h** puis la compagnie descend lentement en lisière de forêt où elle arrive à **06h45**. Postés à l'ouest du col, les mortiers ouvrent un feu soutenu **de 07h50 à 08h00** sur la lisière en face. Le souffle désagréable des obus à ailettes qui suit le coup de départ fait instinctivement rentrer les têtes des parachutistes dans leurs épaules. Les premiers tirs éclatent dans les crêtes des arbres et blessent légèrement six hommes. La compagnie est sur la gauche du dispositif d'attaque du 1^{er} Bataillon (voir schéma). La 6^e compagnie qui doit déborder sur la droite du col obtient une section de mitrailleuses (groupe du sergent-chef Bernard) et un groupe de mortiers (sergent-chef Woigny) sous le commandement de l'adjudant Villain. L'assaut du col est lancé

à 08h (36). Les trois compagnies de pointe (5, 4 et 3) s'élancent : « Sans plus s'attarder, le bataillon s'est rué en poussant une immense clameur qui s'est réverbérée dans les échos du val » (37). Les compagnies de voltige passent sans difficultés et se jettent dans la lisière opposée. La 3^e compagnie a appuyé les compagnies de voltige et assuré la couverture jusqu'au dernier moment. L'aspirant Rosfelder poursuit : « Cancel nous a fait arrêter le tir et démonter les pièces. Les coureurs les plus rapides et les moins chargés étaient déjà au ruisseau quand la mitraille s'est mise en route, traînant sous ses fardeaux [...] ». (38) » Le peloton de mortiers effectue également des tirs de couverture et quitte la lisière en dernier. Les premiers obus sont un peu courts mais les suivants devançant d'une cinquantaine de mètres la progression des voltigeurs puis matraquent les positions ennemies en lisière du bois. Les soldats allemands abandonnent leurs armes pour se terrer dans des trous individuels. Ainsi, au moment où le peloton mitrailleuse débouche dans le bois en face, les mortiers, alourdis par la charge et se traînant péniblement sont à peine à moitié de la traversée et se font surprendre par les mitrailleuses lourdes allemandes de 20 mm dont les servants se sont ressaisis.

Sous la mitraille infernale, dans l'explosion fantastique des obus, les parachutistes courent en hurlant vers la lisière. Le lieutenant Kiener raconte : « Je me suis rendu compte qu'elles tiraient trop haut et que les balles passaient à un mètre au-dessus de nos têtes. Pour éviter que les tireurs allemands ne rectifient leurs tirs, j'ai crié à mes hommes de plonger de temps en temps vers le sol comme s'ils étaient touchés et de souffler un moment avant de reprendre leur progression » (39). Le peloton mitrailleuse en lisière du bois est pris à partie également par ces mitrailleuses lourdes. Les chasseurs Balanger, Schoeffert et Chaillou sont blessés pendant la traversée mais réussissent à amener leur matériel et à servir leurs pièces. Les pièces des caporaux-chef Gaudin et Louapre, sous le commandement du sergent Gonzales, sont obligées de se mettre deux fois en batterie pour riposter (40). L'aspirant Rosfelder engage un duel avec un canon de 20 mm Oerlikon pour protéger l'avancée du peloton de mortiers : « Assez loin vers la gauche le martèlement d'un canon de petit calibre dominait le crépitement des armes légères et la clameur qui s'épuisait. Deluchat, son tireur et son serveur couraient à côté de moi. Nous nous sommes arrêtés tous les quatre pour monter la mitrailleuse et défier le canon. Dans les jumelles j'ai fini par le découvrir. De légères bouffées de fumée bleue au front de la forêt et un éclat intermittent perçant le rideau de la lisière. Il était presque au-delà de notre atteinte mais nous avons pu amener sur lui le fil de nos traçantes. Notre trajectoire s'est posée sur sa fumée et nous l'avons gardée là. Le petit canon s'est arrêté. Victoire ? J'ai cru que nous l'avions touché, mais après un bref instant, il a repris son feu et le pointillé brillant de ses obus s'est rabattu lentement sur nous. [...] Le canon ne nous a pas lâché jusqu'à ce que nous soyons sortis de sa vue après avoir pataugé et patiné dans l'eau glacée du ruisseau (41). » Une pièce de 81 reste à côté d'une petite ferme et ne traverse pas (par crainte des tirs ou en attente d'ordre de tir contre les mitrailleuses ?) (42). Les derniers hommes de la mitraille de la 3^e



Le col du Ménil en direction de Travexin. (Photo G. Morelli.)

compagnie rejoignent enfin le couvert des bois emmenés par l'aspirant Rosfelder : « Les barbelés coupés par les premiers voltigeurs et maintenant écrasés et emmêlés dans la jeune sapinière ne formaient plus d'obstacle. Derrière, nous avons retrouvé le monde familier des colonnes et des voutes sombres de la futaie, le lieutenant Cancel et nos camarades, et aussi les blessés et les moribonds qui avaient été emportés dans la course vers l'abri de la forêt pour les remettre aux infirmiers et aux aumôniers » (43). Les hommes du premier bataillon, éparpillés à l'intérieur du bois prennent le temps de se réorganiser. La 5^e compagnie poursuit tout droit en direction de la cote 1008 (44). Ce temps mort dans l'attaque est utilisé par les Allemands pour se réorganiser et réoccuper leurs positions de combat. L'effet de surprise ne joue plus et, lorsque le deuxième bataillon reçoit l'ordre de s'élancer à son tour, il est frappé de plein fouet par des tirs d'armes collectives. Il ne peut déboucher. L'artillerie est impuissante pour traiter les positions ennemies car elles sont désormais imbriquées avec celles des chasseurs-parachutistes du 1^{er} bataillon. Le capitaine Vincent reçoit l'ordre du P.C. : faire taire les feux ennemis empêchant la progression du régiment. Il prend la direction des départs de coups ennemis avec le groupe de mitrailleuses du sergent Pelletier. Le reste du peloton mitrailleuse du lieutenant Cancel reçoit l'ordre de manœuvrer à mi-pente également vers ces mêmes menaces. L'objectif est de quadriller le bois pour débusquer les menaces car les fourrés sont très épais et la visibilité quasi nulle. Chaque équipe de mitrailleuses est renforcée par une équipe antichar dont les servants font office de voltigeurs. Ce sont

(32) JMO de la 3^e compagnie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(33) *ibid.*

(34) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 176.

(35) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 177.

(36) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(37) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 178.

(38) *ibid.*

(39) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.

(40) Lcl. Faure, J., OG n°2, 15.01.1945.

(41) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 179.

(42) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.

(43) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 180.

(44) JMO de la 5^e Cie. Archives 1^{er} RCP.



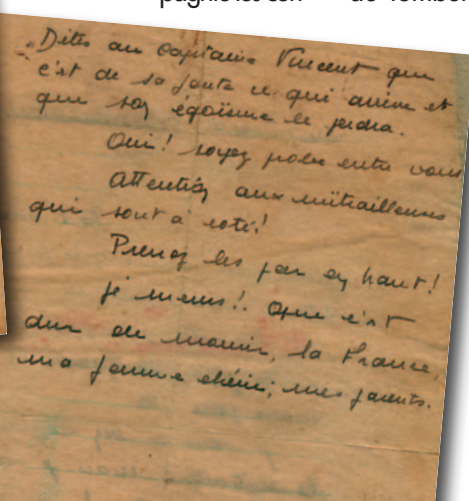
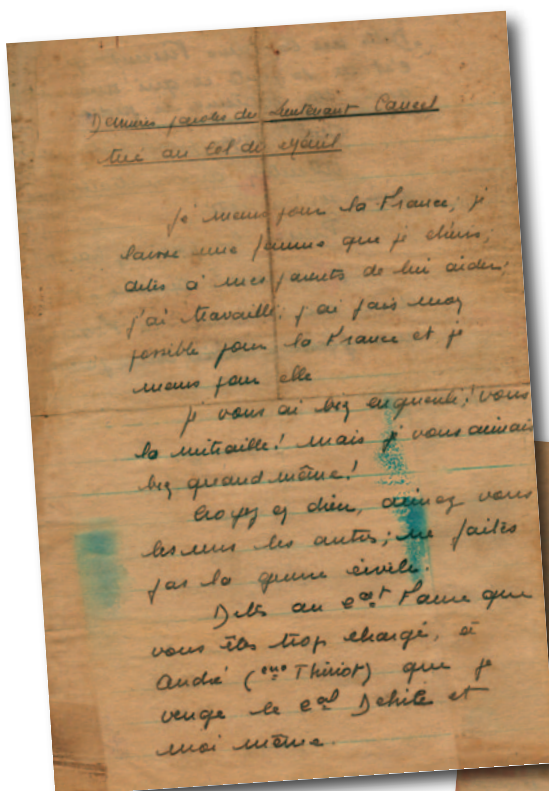
Philippe Cancel. (Archives 1^{er} RCP.)

donc des hommes très chargés qui s'apprêtent à fournir un combat de guérilla en sous-bois. La manœuvre est risquée mais nécessaire. Les deux groupes se mettent en marche. Deux premiers abris sont enlevés sans difficulté. Les ennemis se rendent à l'approche des chasseurs-parachutistes (deux au premier abri, un au second). Le groupe Pelletier avec le capitaine franchit un ravin puis découvre un groupe de soldats debout dans un abri en contrebas. Pensant qu'il s'agit des hommes de Cancel, il n'ose ouvrir le feu et les interpelle. Les soldats ne semblent pas comprendre. C'est à cet instant que le chasseur Bonneau qui a rampé pour se rapprocher revient et confirme que ce sont des soldats ennemis. Le capitaine fait ouvrir le feu immédiatement et les Allemands se mettent à couvert, laissant quelques blessés sur place. La progression reprend pour tenter de localiser les mitrailleuses lourdes mais en vain. Le groupe Pelletier vide plusieurs bandes de mitrailleuses à travers bois en direction des départs de coups mais cela reste sans effet puisque les tirs ennemis reprennent. Le capitaine décide alors de s'infiltrer entre deux nids de résistance puis de les prendre à revers. Dès le départ de cette délicate manœuvre, le groupe mené par le capitaine se trouve pris à partie par des soldats ennemis placés en protection des mitrailleuses lourdes.

Les Allemands lancent une contre-attaque à la grenade et au pistolet-mitrailleur. Le chasseur Ricciati est tué d'une rafale en pleine tête. Le caporal Gibelin, assure malgré tout la couverture latérale du capitaine à la place de son tireur. Les parachutistes se replient à 10 mètres de l'endroit de l'engagement, laissant le corps de leur camarade sur place. La manœuvre d'infiltration est éventée. Les mitrailleuses sont redéployées et arrosent les fourrés dans une tentative de neutraliser la menace. Il ne reste bientôt plus qu'une seule bande de 200 coups. La radio du sergent-chef Le Brazidec ne fonctionne plus, le capitaine l'envoie rendre compte de la situation au chef de bataillon. Il traverse en tout trois fois le col sous le feu. C'est à ce moment que le lieutenant Cancel et le reste du peloton mitrailleur retrouvent le capitaine. Lourdemment chargés, ils ont eu du mal à traverser le ravin. Le commandant de compagnie lui ordonne de recompléter les unités de feu du groupe Pelletier puis de récupérer le corps de Ricciati dans les fourrés. Il doit ensuite remonter la pente pour prendre de flanc les mitrailleuses pendant que le commandant de compagnie les con-

tourne par le haut avec deux pièces antichars et le peloton de radio-guidage qui a profité de l'accrochage pour franchir le col. Chacun à sa mission les groupes se séparent (45). André Rosfelder monte et perd le contact avec le groupe du lieutenant Cancel. Les postes radio n'ont plus de piles. Il choisit de continuer l'ascension, présumant que les Allemands vont faire de même. Son groupe s'arrête à mi-pente, espérant avoir devancé l'ennemi. La manœuvre a réussi comme l'explique l'aspirant : « Nos adversaires avaient bien progressé comme prévu et s'étaient arrêtés dans leur ascension comme espéré : juste un peu trop bas et trop tôt. Ils n'étaient qu'une demi-douzaine, silencieux, chacun derrière son arbre, surveillant la pente au-dessous d'eux. Nous avions dépassé leur niveau. Nous avons continué d'avancer de quelques mètres pour bien les dominer et les prendre par le travers et nous avons rapidement installé les mitrailleuses dans les taillis. L'Allemand que j'avais dans mon œilleton, profil derrière un arbre, a levé son fusil pour viser quelque chose. Il avait un genou à terre [...]. J'hésitai brièvement. [...] J'ai vu alors ce qu'il visait : le petit Duhoux qui avait traîné sur l'arrière et qui venait de sortir d'un buisson [...] se baissant et prenant appui sur un genou en plein découvert. L'Allemand a tiré une fraction de seconde avant moi, puis s'est renversé sur le côté. Duhoux, lui était tombé. Nos mitrailleuses ont balayé le pied des arbres [...] traversant les troncs et atteignant les autres qui se croyaient à l'abri derrière leurs sapins. Ils ont décroché, emmenant deux blessés dans la brume. La balle qui avait abattu Duhoux avait pénétré sous l'œil près du nez, la mienne avait atteint l'Allemand à la tempe gauche où je l'avais visé ». André Rosfelder prend le portefeuille du sergent qu'il a abattu et continue sa progression. Le lieutenant Cancel réorganise ses hommes et monte chercher le corps du caporal Ricciati à l'endroit de l'accrochage. André Rosfelder écrit ce que ses hommes lui rapportent de l'accrochage : « Ils étaient alors partis à l'assaut, Cancel et Florens de face, Gibelin par le haut. Ils avaient eu du mal à distinguer les Allemands sous leur uniforme verdâtre dans le brouillard et la bruine. Cancel que rien n'encombraient allait rapidement de l'avant sans attendre les autres. Il avait crié "je l'ai repéré !", et il avait attaqué le mitrailleur à la Gammon, juste avant de tomber

Les dernières paroles du lieutenant Cancel. (Archives 1^{er} RCP.)



Grenade No. 82 britannique, connue sous le nom de Gammon (du nom de son concepteur). Le sac en toile élastique permet d'y mettre une charge modulable ou de « l'agréments » de projectiles. (Coll. JB. Favier.)

Les canons qui surprennent les chasseurs-parachutistes le 16 octobre au matin et que la 3^e compagnie reçoit l'ordre de neutraliser sont du modèle 2 cm Flak 28. Le canon de 20 mm Oerlikon est l'une des armes anti-aériennes les plus produites pendant la Seconde Guerre mondiale.

Cette arme de conception suisse, très fiable pour l'époque, peut être utilisée sur roues (Spreizlafette) comme c'est le cas au Ménéil. Sur terrain difficile, elle peut être démontée et transportée par des animaux de bât. Ce canon à tir rapide est servi par une équipe de quatre hommes et pèse 493 kg. Sa puissance de feu est équivalente aux Flak 30 et 38. Voici ce qu'en dit l'aspirant Rossfelder au col du Ménéil, encore sous le coup de la mort de son chef de peloton : « Nous avons pu contempler l'une de ces machines. Élégante, huilée, parfaite, le poli de son bel acier bleu et la précision de ses pièces fondues, taillées et tournées, encore plus remarquable sur ce fond baroque de branches humides, de terre moisie et d'effets militaires abandonnées à la hâte, une image d'affiche pour les fabrications suisses, dont la réputation n'était plus à faire : le fameux canon à tir rapide KAA de 20 mm » (49).



(Coll. Musée des blindés de Saumur.)

à son tour, victime peut-être de sa propre grenade » (46). Un éclat de métal frappe l'officier en pleine jambe, et lui sectionne l'artère fémorale. Il ne veut pas entraver le mouvement d'attaque et, lucide, se

L'assaut du col avec la 6^e compagnie

Le détachement de la 3^e compagnie qui est détaché sur le flanc droit du dispositif d'attaque du col est composé de pièces de mitrailleuses aux ordres du sergent-chef Bernard et de mortiers de l'adjudant Villain. Ce détachement doit appuyer la 6^e compagnie dont la mission est de traverser le col et de s'emparer d'un bois juste en face. Cette position convoitée contrôle les accès au col. Les mortiers du sergent-chef Cochet dès le début de l'assaut fournissent un appui très apprécié malgré une réplique de l'artillerie ennemie. Marcel Labesse fait partie du détachement de mitrailleuses : « L'artillerie ayant cessé ses tirs, la voltige est partie à l'attaque. Je les ai appuyés au maxi pour faire taire les verts de gris [...] les premiers étant de l'autre côté de la route ! Un 88 tombe en plein sur ma pièce. Moi debout à côté, mon imperméable en lambeaux, ma mitraillette détruite. Chaillou, mon tireur, criblé d'éclats, l'œil qui pendait sur sa joue, les autres blessés. J'étais en train de soigner Chatillon que les infirmiers arrivaient. J'ai mis ma carabine autour du cou et suis descendu le long de la clôture [...] pour rejoindre la 6^e compagnie : j'étais bien seul sur la route que je traversais. J'aperçois le capitaine Drouhan assis sur un banc de sapin faisant certainement le point. Il m'a vu arriver, quelques mots et je suis rentré dans le bois. La tête de pont s'agrandissait. Je suis parti sur ma gauche quand un para est tombé à mes pieds, mort... Je ne le connaissais pas. Avec le bruit des armes, je n'ai rien entendu, me tenant sur mes gardes et avec précautions, je me suis avancé tout doucement, sans trop faire de bruit et tout de même inquiet. Très vite je trouve un branchage [...] donnant sur la route. Allant voir de plus près avec ma carabine, j'ai soulevé cette branche. Un peu surpris [...] ce trou était habité. Avec stoïcisme, le coup est parti, je n'ai pas voulu qu'il souffre. Ce trou faisait quand même plus d'un mètre de profondeur et 30/40 centimètres sur les largeurs : ce n'était pas les obus du matin qui allaient l'empêcher de tirer sur les voltigeurs. (50) »

sait perdu. Il exhorte ses hommes à monter à l'assaut, couché contre la pente. Le chasseur Bonneau se porte à sa hauteur et lui place un garrot de fortune en haut de la cuisse. Le sang ne cesse de couler malgré les efforts de ses hommes qui tentent de faire un tourniquet avec une branche et d'appuyer sur l'artère avec une pierre. « Son visage avait perdu toute couleur. Le garrot avait glissé. Nous avons essayé de le refaire, coupant la jambe de son pantalon jusqu'à la botte. Le bouffant de son pantalon s'est alors brusquement vidé d'un flot de sang. Malgré le nouveau garrot, le sang rouge vif ne s'arrêtait pas de couler par petits jaillissements. [...] Nous étions tous là, amassés autour de notre chef, abattus, comme si le temps et la guerre étaient suspendus » (47). L'aspirant Rossfelder, inquiet de se retrouver dans une position vulnérable, relance une patrouille pour que son groupe ne reste pas immobile. Quelques hommes veillent leur chef de peloton. Son radio prend le temps de noter ses dernières paroles : « Je meurs pour la France, je laisse une femme chérie, dites à mes parents de lui aider. J'ai travaillé, j'ai fait mon possible pour la France et je meurs pour elle. Je vous ai bien engueulé vous "la mitraille" ! Mais je vous aimais bien quand même ! Croyez en Dieu, aimez-vous les uns les autres : ne faites pas la guerre civile ! Dites au commandant Faure que vous êtes trop chargés, à André [capitaine Thiriot] que je venge le caporal Dehile et moi-même. Dites au capitaine Vincent que c'est de sa faute ce qui arrive et que son égoïsme le perdra. Oui ! Soyez proches entre vous ! Attention aux mitrailleuses qui sont à côté ! Prenez-les par en haut ! Je meurs ! Que c'est dur de mourir, la France, ma femme chérie, mes parents » (48).

Le groupe, désormais sous les ordres de l'aspirant Rossfelder décide de rejoindre le commandant de



Marcel Labesse. (Fonds photos Labesse-Nicot.)

(45) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(46) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 182.

(47) *ibid.*

(48) Le lieutenant Cancel, dans ses dernières pensées, se met en règle avec sa conscience. Le 25 janvier 1944 en Algérie, alors que l'officier commande un exercice de progression sous le feu à balles réelles avec une section de jeunes recrues, le caporal Dehil a le ventre traversé par une balle de calibre .30 tirée par le sergent Aubert. Il meurt le lendemain. Le lieutenant Cancel se sentait-il responsable de la mort de cet homme ?

(49) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 185.

(50) Labesse, M., *Lettre à André Rossfelder*, Tarnos, 1^{er} décembre 2000. Archives Labesse-Nicot.

Rome 1944, une partie du peloton mitrailleuses de la 3^e compagnie. La mitrailleuse 1919a4 de calibre 30 est une arme collective américaine nécessitant un tireur, un chef de pièce et des pourvoyeurs. Elle pèse 13 kg, auxquels il faut ajouter 5 kg d'affût et 9 kg par caisse de munitions de 250 cartouches sur bandes en toile. La portée efficace est de 900 m et la cadence de tir de 400 à 600 coups à la minute. Cette arme vient en remplacement des Hotchkiss modèle 1914 et est grandement appréciée pour sa robustesse et sa fiabilité. (Archives 1^{er} RCP.)



compagnie pour lui apprendre la terrible nouvelle. Lors de leur progression, ils neutralisent un groupe d'ennemis qui tentait de réoccuper les emplacements précédemment nettoyés puis passent fortuitement à côté des nids de mitrailleuses lourdes et constatent qu'ils ont été abandonnés. La situation est expliquée au capitaine Vincent. Le sous-lieutenant Davout du radio-guidage est envoyé vérifier l'information. Revenu au PC du bataillon, le capitaine envoie le lieutenant Chaix avec de l'explosif



Une partie du peloton de mortiers de la 3^e compagnie en Sicile, Marcel Leclerc est agenouillé près du tube au centre. Le mortier M1 de 81 mm de fabrication américaine, mais de conception française n'est pas inconnu chez les chasseurs-parachutistes. Le lieutenant Kiener est un passionné de ce système et de son utilisation. Une équipe bien formée peut envoyer en tir courbe jusqu'à 18 obus par minute, jusqu'à 3 km. Son principal inconvénient réside dans son poids de 60 kg, bien qu'il peut être démonté en trois fardeaux de 20 kg. Ainsi que l'écrit le lieutenant Kiener : « Les hommes des mortiers de 81 sont tous lourdement chargés puisque les tubes, les plaques de base, les bipieds plus l'armement personnel faisaient pour chaque homme une charge de 50 kilos. Il est donc normal que ces hommes se déplacent avec difficulté en montagne et aient peu de possibilités pour se défendre au combat au corps à corps. Seuls les officiers et sous-officiers peuvent leur procurer une protection efficace mais limitée ». (Archives 1^{er} RCP.)

pour détruire les mitrailleuses de 20 mm abandonnées. Lors de cette mission, deux prisonniers sont capturés alors qu'il feignaient d'être morts. L'un deux dissimulait de son corps sa mitrailleuse. Le combat meurt peu à peu, la résistance ennemie cesse et le deuxième bataillon peut enfin franchir le col (51). Les hommes de « la mitraille » de la 3^e compagnie, le cœur lourd, prennent le temps d'enterrer leurs morts : « Les Allemands avaient laissé une petite fosse au pied du terre-plein du canon, sans doute pour abriter leurs munitions. Elle était vide et en partie inondée. Nous avons essayé de l'aménager de notre mieux avec nos petites pelles-bêches pliantes. J'ai ramassé les papiers du lieutenant Cancel, une de ses deux plaques d'identité, son poignard, sa sacoche de cartes, sa montre et ses lunettes retrouvées. Nous avons placé les deux benjamins de la mitraille, Georges Duhoux et Louis Ricciati au fond, coulant dans l'eau boueuse, et leur lieutenant dessus, tous enveloppés dans des cirés. [...] Nous avons fabriqué trois croix de bois aussi droites que possible ; nous les avons plantées sur le petit tertre avec leurs casques posés dessus et nous nous sommes recueillis. Les noms étaient sur les casques. Celui de Cancel portait les deux traits blancs de son grade [...] le lieutenant Chaix, le chef des antichars [...] était là lui aussi. Il était venu placer des charges pour faire sauter l'âme du petit canon (52). »

Le 1^{er} bataillon s'installe en point d'appui dans le bois conquis de haute lutte par la 6^e compagnie. Sur le chemin pour rejoindre la position, le groupe de l'aspirant Rosfelder qui revient de sa funèbre tâche récupère la mule de l'aumônier du 1^{er} bataillon, le père Malfoy : « En revenant des tombes et du canon, alors que nous marchions à quelques distances de la lisière craignant encore que des Allemands ne soient restés ou revenus dans ces bois, nous avons entendu les fourrés remuer. Nous nous sommes baissés et mis en position. "France !" Rien. Et encore "France !" toujours sans réponse. Finalement un quadrupède s'est avancé. La mule

du père Malfoy portant son bât d'affaires de messe. La pauvre haridelle avait soif. Un casque d'eau a gagné sa confiance ; elle s'est laissée conduire par la longe jusqu'à son maître. [...] Le doux père blanc paraissait heureux et reconnaissant de la retrouver » (53).

17 octobre 1944

La journée est passée à organiser le point d'appui du col. Les tirs d'artillerie ennemis harcèlent la position toute la journée. Le sergent-chef Poux capture un soldat ennemi qui venait poser des mines bondissantes (type S) sur le versant de la forêt non loin des lignes tenues par les chasseurs-parachutistes. Dix-sept déserteurs russes caucasiens se rendent et sont amenés au P.C. du bataillon par la 4^e compagnie. Le caporal-chef Ageneau, au col du Ménéil, se porte au secours de trois blessés isolés dans une ferme prise sous des violents tirs d'artillerie. Le froid se fait plus mordant, les pieds commencent à s'abîmer dans les bottes de saut au cuir détrempé. La compagnie évacue dix-sept hommes qui ne peuvent plus se déplacer (54). Parmi eux, le sergent-chef Matagne qui n'a pu se lever de son trou individuel au réveil : « [...] raidi comme une statue de bois, incapable de bouger dans une fosse creusée un peu trop profondément. Quand il a commencé à se réchauffer sous des couvertures, le regard encore égaré, il nous a dit qu'il ne voulait pas être évacué. Il lui a fallu pourtant comprendre que cette opération des Vosges était finie pour lui ; ses orteils sont perdus », écrit André Rosfelder (55).

18 octobre 1944

La journée est employée à localiser le ravitaillement qui été déposé dans une certaine « ferme François ». C'est le sergent-chef Provost qui fait la liaison avec Travexin et revient tard dans la soirée avec le chargement tant espéré. Trois hommes sont évacués (56). Parmi eux le chasseur Fantoni est soupçonné par son chef d'avoir feint une crise de paludisme pour quitter la zone des combats. Il avait été particulièrement éprouvé par l'assaut du col et refusé la veille de servir dans la tourmente la pièce de mitrailleuse du caporal-chef Florens. Il se fait porter pâle et profite d'un moment d'inattention pour grimper à bord d'une ambulance qui évacue les blessés alors qu'il attendait la visite du médecin. L'aspirant Rosfelder prend le commandement du



Couvercle de caisse américaine de mitrailleuse de calibre 30 retrouvé au le col du Ménéil. (Photo Vosges 44 H.C.R.)

peloton de mitrailleuses. Son premier acte est l'écriture d'un rapport sur la désertion de Fantoni (57).

19 octobre 1944

La compagnie se met en marche à 10h pour monter sur la cote 1111. Une section de mitrailleuses du sergent-chef Gonzales est laissée au col avec la 4^e compagnie. Le froid se fait plus vif, la pluie se transforme en une sorte de neige fondue et grasse. La montée est très pénible à cause du dénivelé et de la boue. Les mulets, chargés de ravitaillement, patinent sur les pentes détrempées des montagnes vosgiennes (58). L'aspirant Rosfelder est détaché avec son peloton à la 5^e compagnie, sur ordre du capitaine Mayer : « "La mitraille, avec la 5" » m'avait dit Prosper [...]. Sur la route de 1111, nous avons rencontré des Feldgrau, des mortiers, des mines de l'artillerie allemande et de l'artillerie française et toujours la pluie qui se faisait décidemment de plus en plus froide. "La mitraille" ne comptait plus que 22 hommes à l'arrivée » (59). La compagnie arrive dans l'après-midi sur 1111 et relève la 9^e compagnie qui part au repos à Travexin. En apportant un ravitaillement inespéré à dos de mulets, le reste du régiment surnomme la compagnie : « la Royal Brûle Force ». La 5^e compagnie a capturé des mitrailleuses allemandes MG34 et les livre à la 3^e compagnie qui les met aussitôt en batterie pour renforcer la défense de la position (60). Le sergent-chef Leclère, féru d'armes, en apprend le fonctionnement puis, après quelques rafales et sur l'ordre de son chef de peloton doit les détruire : « Je lui ai demandé de détruire ces engins qui ne manqueraient pas de semer la confusion dans nos rangs car leur cadence de tir était nettement supérieure à celles des mitrailleuses américaines » (61). Deux autres parachutistes sont évacués.

20 octobre 1944

À 06h30, l'ennemi lance une compagnie à l'attaque du point d'appui. Elle débouche dans le secteur tenue par le peloton mitrailleuse (62). André Rosfelder est avec ses hommes en première ligne : « Au début, juste un cri : "les Fritz !" et une ombre qui passe en courant à travers les arbres, remontant vers l'arrière, un voltigeur, une sentinelle. Labesse était déjà à la mitrailleuse et balayait la brume d'une longue rafale. C'était le point du jour. [...] Labesse avait bondi, et tiré, il venait de gagner la seconde vitale. J'ai secoué ma torpeur et je suis sorti de la tente, la carabine prête, essayant main-



Le caporal-chef Deluchat. (Fonds photos Labesse-Nicot.)

(51) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(52) Rosfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 184.

(53) Rosfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 186.

(54) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(55) Rosfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 176.

(56) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(57) Rosfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 189.

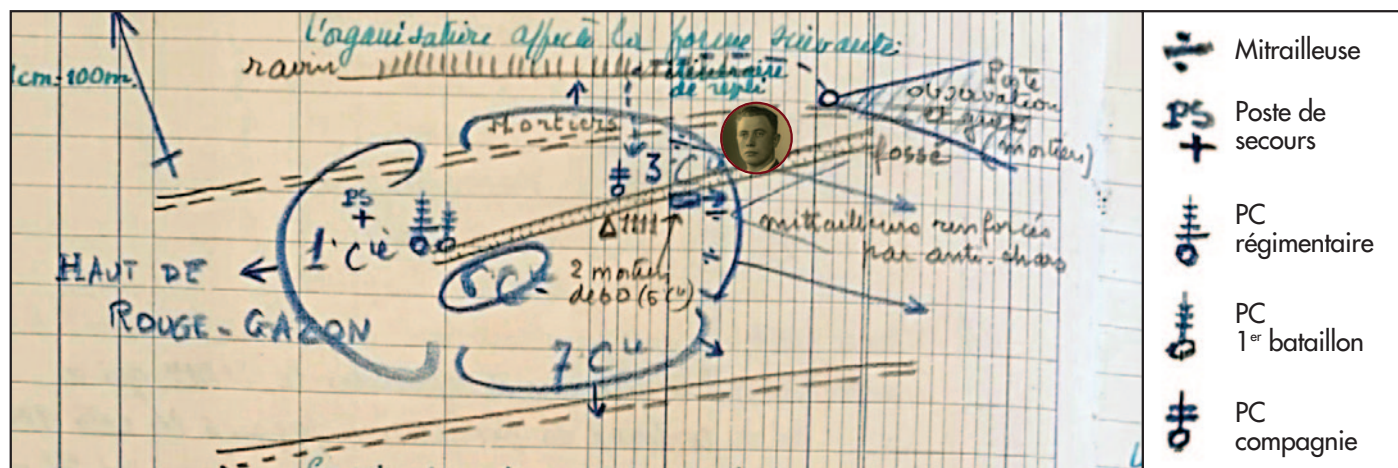
(58) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(59) Rosfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 190.

(60) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(61) Kiener, P., *L'ami Fritz part en guerre*, recueil de mémoires.

(62) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.



Plan d'attaque du 20 octobre croqué à l'époque dans le JMO de la 3^e compagnie. (Archives 1^{er} RCP.)



Marcel Labesse. Sa photo en médaillon, dans le plan ci-dessus, indique la position de sa mitrailleuse. (Fonds photos Labesse-Nicot.)

Ci-dessous : les insignes de Marcel Labesse et deux sifflets, un de confection américaine et l'autre britannique. (Fonds Labesse-Nicot.)



tenant de le guider et tirant à mon tour sur les frémissements du sous-bois. Tout était arrivé si vite que nous nous trouvions seuls en saillant. [...] Ils étaient nombreux, une compagnie peut-être, ils semblaient bouger partout devant nous [...] Labesse continuait de balayer le terrain, visant de préférence au pied des arbres où la chance était la meilleure d'en trouver un planqué là et se croyant à l'abri. [...] Les rafales d'un fusil-mitrailleur ennemi [...] résonnaient par instant vers la gauche. » La pièce du caporal-chef Deluchat parvient à mettre hors de combat le fusil-mitrailleur. appuyée par les grenades à fusil antichar de la compagnie qui ont semé la panique chez les Allemands. Miraculeusement, Marcel Labesse est touché par plusieurs projectiles, sans blessure : « résultat : trois balles dans mon casque côté gauche et une sous le menton droit, sac à dos et bidon en passoire ». Après une brève accalmie qui permet aux chasseurs-parachutistes de se ressaisir et de remonter en ligne, les Allemands repartent à l'assaut : « [Ils] ont attaqué sans la même vigueur qu'auparavant, mais toujours sur ce cri solitaire de "Vorwärts" et toujours, semblait-il, montrant leur préférence pour notre pièce. Ils ont échoué de nouveau ». L'aspirant Rosfelder profite de ce nouveau répit pour courir au PC de la compagnie demander un soutien d'artillerie. Le BC 611 du radio Fourquay a encore de

la batterie. Il désigne le point à frapper sur la carte et repart aux côtés de Marcel Labesse. L'artillerie alliée déclenche un tir sur les bases de départ de l'attaque ennemie mais quelques tirs éclatent dans les sapins, blessent six parachutistes et en tuent un. André Rosfelder retourne au PC pour allonger le tir : « La communication était bonne, la canonnade s'est arrêtée pour reprendre bientôt. Cette fois les obus ont éclaté franchement du côté des Allemands. Ils n'ont pas bougé pendant un long moment puis ils ont essayé d'attaquer une dernière fois. J'ai entendu de nouveau leur commandant crier "Vorwärts !" et il m'est apparu brièvement, courant vers nous dans les taillis. Il s'est arrêté pour lancer une grenade à manche qui s'est renversée sur une branche au-dessus de lui. Labesse avait tiré. J'avais tiré. Il a disparu derrière l'explosion de sa propre grenade. Apparemment ses hommes ne suivaient plus » (63).

Afin de ne plus être pris par surprise, et pour éviter que les ennemis ne s'approchent trop près de la position, le capitaine Vincent prend la décision de créer un emplacement de guet à 200 m en avant des lignes. Équipé d'un poste radio BC-611 fourni par le peloton de mortiers, il offre un point de vue dégagé sur la pente. Les consignes sont d'observer sans ouvrir le feu puis de se replier pour rendre compte sans se faire repérer. À midi, un déserteur se présente devant les positions de la 3^e compagnie, ainsi que le précise le journal de marche : « Arrivant par le chemin entre mitrailleuses et mortiers, il a apporté avec lui toutes les affaires pour vivre commodément en captivité ». C'est Marcel Labesse qui le reçoit et s'occupe de son chargement : « Le calme est un peu revenu, j'ai changé l'emplacement de ma mitrailleuse avec Daugel, Deluchat et autres. Un Fritz est venu se présenter avec son arme en bandoulière. Soldat prévoyant avec ses bidons de café chaud et une boîte de poisson Pilchard. Ça nous a remonté le cœur ! » (64) À 13h, le poste avancé positionné par le capitaine Vincent se replie en signalant des Allemands qui progressent le long d'un fossé. Le commandant de compagnie rend immédiatement compte de la situation au PC du 1^{er} bataillon qui élabore le plan suivant : la 6^e compagnie doit remonter l'itinéraire de repli des hommes du poste de guet pour surprendre le détachement sur son flanc. Afin que la surprise soit complète, les mitrailleuses de la 3^e Cie ne doivent pas ouvrir le

feu. La stupeur est totale et la 6^e compagnie bouscule non seulement le détachement signalé mais, emportée par son élan, d'autres groupes qui progressaient parallèlement. La contre-attaque dure moins d'une heure et les prisonniers affluent vers le point d'appui. Le bilan final est de huit prisonniers dont deux blessés ainsi qu'un fusil-mitrailleur capturé. La 6^e compagnie rejoint le point d'appui à la hâte et franchit les lignes amies au niveau de la pièce de Labesse (65). Le capitaine Vincent leur rend les honneurs se souvient Marcel Labesse : « [...] Vincent a crié : "la 3^e ! garde à vous !" » (66) » Dans l'après-midi, la 3^e Cie doit étendre son front vers l'ouest et le sud-ouest car la 1^{re} Cie doit partir sans relève. À 16h30, une patrouille devant le front 3^e/8^e compagnie est lancée. Elle essuie plusieurs tirs de mortiers ennemis. Le sergent Lacroix, dit « le Matou », est blessé à la jambe (67). Il est soigné par André Rossfelder : « J'ai craint que ce ne fut la même blessure que Cancel et je lui ai fait un garrot serré » (68). Malgré cela, le sergent sera amputé de la jambe. Du ravitaillement arrive à 18h. Pendant la distribution au PC de la compagnie, des mortiers tombent pendant ¼ d'heure. Aucun blessé n'est à déplorer mais deux mortiers de 60 mm prêtés par la 6^e compagnie sont détruits. Le trou dans la ligne de défense est comblé par deux pièces de 81. À la fin de la journée, la compagnie compte deux tués, cinq blessés et un nombre important d'évacués sanitaires : quinze (69).

21 octobre 1944

Face aux risques de matraquage d'artillerie ennemi, toute la compagnie s'enterre le plus profond possible : les trous individuels sont renforcés et la 6^e Cie détache ses deux mortiers de 60 restants à la 3^e. L'entraînement que tous ces hommes ont subi pendant de longs mois porte ses fruits. Ils sont en train de dépasser le seuil critique des limites de la fatigue sans perdre pour autant une once de

Couvercles d'assemblages pour containers à obus de mortiers de 81 mm américains, appelés « trèfles », retrouvés au le col du Ménil. (Photo Vosges 44 H.C.R.)



Nature morte de la tenue d'un sous lieutenant du 1^{er} RCP comprenant un calot français de l'armée de l'air posé sur une veste de parachutiste américaine M42 avec insignes français et une paire de bottes de saut US Corcoran. (Collection G. Morelli.)

leur combativité. En hauts lieux, devant les pertes subies par tous les régiments qui ont participé à la bataille des Vosges, le général de Lattre de Tassigny décide d'abandonner l'action à travers la montagne vosgienne pour reporter son effort vers la trouée de Belfort. Sur le point d'appui 1111, alors que les hommes sont en plein effort, l'ordre

(63) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 192-194.

(64) Labesse, M., *Lettre à André Rossfelder*, Tarnos, 2000. Archives Labesse-Nicot.

(65) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(66) Labesse, M., *Lettre à André Rossfelder*, Tarnos, 2000. Archives Labesse-Nicot.

(67) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(68) Rossfelder, A., *Le onzième commandement*, Gallimard, 2000, p. 195.

(69) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.





Le casque M1 du lieutenant Paul Kiener. (Coll. Musée mémorial des combats de la poche de Colmar.)



de repli sur Travexin arrive à **14h** (70). Les munitions de mortier et de bazooka doivent être enterrées. Malgré les souffrances et les privations endurées, les parachutistes prennent très mal la nouvelle. Le lieutenant Kiener écrit : « J'aurai voulu tirer mes obus sur les positions allemandes qui s'étaient devant nous au lieu de les enterrer. Le chef de bataillon [le commandant Mayer] s'y est opposé en disant : "si déjà nous devons replier ce n'est pas le moment d'augmenter nos morts et nos blessés en provoquant une réplique de l'artillerie allemande" [...] la mort dans l'âme nous avons enfoui, en les piégeant, nos obus de mortiers et nos roquettes anti-chars » (71). Sous la protection du peloton de l'aspirant Rosfelder les hommes de la compagnie d'appui se mettent au travail, la mort dans l'âme : « Les mitrailleuses sont restées en demi-cercle de protection sans plus trop craindre de grande surprise, pendant que les camarades fermaient boutique et pliaient bagages, creusant des trous, enterrant des obus de mortiers et de bazookas, enfouissant des armes, fûts d'un côté, culasses plus loin, percuteurs dans la poche, et les recouvrant de tertres comme des tombes hâtives à ne pas déranger » (72).

16h20, la compagnie quitte la cote 1111 et redescend dans la vallée. Lors d'une dernière inspection, André Rosfelder se prend les pieds dans un piège improvisé (une grenade avec un fil tendu entre deux sapins) laissé par un parachutiste et qui ne se déclenche, heureusement, pas. Quand il demande de façon peu aimable (« Qui est le c... ? ») qui a laissé ce piège, il apprend que c'est le commandant de compagnie. Il lui restitue son dispositif assez froidement. La longue colonne d'homme arrive enfin, transie et fourbue, à **20h** à Travexin. Le 2^e bataillon doit rester en réserve au village et le 1^{er} aller au repos à Saulx-les-Vesoul. Les hommes cherchent leurs sacs B que les GMC ont apporté. Celui de André Rosfelder est aux mains d'hommes d'une autre compagnie qui ont décidé de se partager son contenu lorsqu'une rumeur a prétendu qu'il était mort sur 1111 (73). Après avoir franchi le carrefour de Travexin sous les tirs de l'artillerie ennemie, les hommes embarquent en camion à **2h du matin** et arrivent enfin à leur destination à **9h** où ils s'écroulent, terrassés par la fatigue. C'est la première fois depuis trois semaines qu'ils peuvent dormir au chaud sans entendre les obus arriver. La première nuit de calme est peuplée de cris. Les parachutistes cauchemar-

dent presque tous. Certains hurlent de terreur dans leur sommeil. Ils se réveillent, couverts de sueur froide, hébétés, puis se laissent tomber sur leur paillasse pour replonger dans un lourd sommeil de bête brisée. Cette première nuit de calme est douloureuse : beaucoup d'hommes enlèvent leurs chaussures mais ne peuvent les remettre à cause de l'état de leurs pieds. Le médecin lieutenant Gardel dresse un état sanitaire des hommes valides en chambre : 80% sont reconnus inaptes à la marche. Ils souffrent du « pied de tranchée » qu'ont bien connu leurs pères lors de la Première Guerre mondiale. Marcel Labesse n'est pas épargné : « Assez fatigué et les pieds gelés, je vais chercher mes sacs. Dedans il ne restait que ma moustiquaire et mon masque à gaz. J'étais allongé dans un tas de foin tellement mes gelures me faisaient souffrir lorsque j'ai entendu Florens crier : "Marcel nous sommes sous-officiers !" je n'ai même pas apprécié, j'avais trop mal » (74). La boue, la pluie, l'humidité et le stress des combats ont eu raison des organismes les plus robustes. Ceux qui ont franchi indemnes le cap de ce premier engagement se retrouvent pour quelques heures au repos. Au matin, ils se lavent, se rasent et prennent le temps de faire chauffer la nourriture. Certains reçoivent même du courrier. La possibilité de s'asseoir autre part que dans la boue est vécue comme un luxe. Les conversations ressemblent déjà à celles d'anciens combattants. Cela fait trois semaines que le régiment est monté en première ligne mais ces garçons dont la plupart n'ont pas encore vingt ans ont terriblement vieilli. La fatigue, le froid, la faim et la peur ont creusé leurs traits et rendu plus amers leurs sourires. Les morts des Vosges pèsent lourd et ne cessent de les hanter, ils cherchent des yeux des camarades qu'ils ne trouveront plus. Malgré cela, le moral est excellent : le 1^{er} Régiment de Chasseurs Parachutistes a vécu son premier combat, les hommes ont vu la mort de près et n'ont plus qu'une impatience : la retrouver le plus tôt possible pour oser la braver encore. ■



Monument des parachutistes érigé sur la cote 1008. (Photo G. Morelli.)

Remerciements : L'auteur tient à remercier les officiers tradition du 1^{er} RCP, CNE (ER) David Raffetin, CNE Xavier G. et le major André J. Ainsi que les familles de vétérans qui m'ont accordé leurs confiances et l'accès à leurs archives sans réserve : Fuchs, Faivre, Labesse-Nicot et Maillot. L'amicale du 1^{er} RCP et son président Lionel Level. L'équipe du musée mémorial de la poche de Colmar de Turckheim et Laurent Kloepper en particulier. Ainsi qu'Archange Morelli, Vosges 44 H.C.R., le groupe « Sentinelle d'Empire », Gérald Gorgeot, l'adjudant Louis R. pour ses conseils de recherche, Nicolas Buccourt BEM, Jean-Baptiste Favier et Romain Pieron.



Roger Dangel. (Fonds photos Labesse-Nicot.)

Bibliographie :

- Journal de marche et des opérations de la 3^e compagnie du 1^{er} RCP 1943-1945.
- Journal de marche et des opérations du 1^{er} bataillon, 1^{er} mai 1943-avril 1948.
- SP 71 207 journal de marche de la 7^e compagnie incriminée des notes du lieutenant Loesle, Avord, 20 mai 1945.
- Faure Jacques: OG n°2 du 15.01.1945.
- Mémorial les vieilles suspentes, Valence, 1975.
- Dossier H revue d'histoire militaire numéro 13, CEHM, septembre 1976.
- Bulletin de la Haute Moselle n°22, traditions et passé vosgien, 4^e trimestre 1994.
- André Rossfelder, Le onzième commandement, Gallimard, NRF, avril 2000.
- Paul Kiener, L'ami Fritz s'en va-t'en guerre, recueil de mémoires.
- Marcel Labesse, Lettre à André Rossfelder, Tarnos, 1^{er} décembre 2000.

(70) JMO de la 3^e Cie, 1^{er} RCP. Archives 1^{er} RCP.

(71) Kiener, P., L'ami Fritz part en guerre, recueil de mémoires.

(72) Rossfelder, A., Le onzième commandement, Gallimard, 2000, p. 196-197.

(73) ibid.

(74) Ces nominations au grade supérieur sont pour « faits de guerre exceptionnels » et concernent entre autres les parachutistes Marmara, Labesse, Florens, Dangel, Duplan et Godio dont les faits d'armes sont relatés dans cet article. Labesse, M., Lettre à André Rossfelder, Tarnos, 2000. Archives Labesse-Nicot.

Cet article vous a plu ? Vous voulez en savoir plus ! La rédaction vous recommande de suivre la page Facebook de l'auteur dédiée aux parachutistes du 1^{er} RCP. Scannez le QR code pour en découvrir le contenu.



L'auteur peut-être contacté à cette adresse morelliguillaume@gmail.com